

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1931

THESE

N° 30

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

JEAN DUFFNER

Ancien Interne des Asiles

Né à Saint-Brieuc, le 18 Octobre 1900

L'ŒUVRE DE MARCEL PROUST

(Etude médico-psychologique)

Président : M. CLAUDE, Professeur

PARIS

AMÉDÉE LEGRAND, ÉDITEUR

93, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 93

1931

THESE
POUR
LE DOCTORAT EN MÉDECINE

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1931

THESE

N°.....

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

JEAN DUFFNER

Ancien Interne des Asiles

Né à Saint-Brieuc, le 18 Octobre 1900

L'ŒUVRE DE MARCEL PROUST

(Etude médico-psychologique)

Président : M. CLAUDE, Professeur

PARIS

AMÉDÉE LEGRAND, ÉDITEUR

93, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 93

1931

LE DOYEN. . . . M. BALTHAZARD.

I. — PROFESSEURS

MM.

Anatomie.	ROUVIÈRE
Anatomie médico-chirurgicale et chirurgie expériment.	CUNÉO.
Physiologie.	ROGER.
Physique médicale.	STROHL.
Chimie médicale.	DESGREZ.
Bactériologie.	LEMIERRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale.	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales.	BAUDOUIN.
Pathologie médicale.	CLERC.
Pathologie chirurgicale.	N...
Anatomie pathologique.	ROUSSY.
Histologie.	CHAMPY
Pharmacologie et matière médicale.	TIFFENEAU.
Thérapeutique.	LOEPER.
Hygiène et médecine préventive.	TANON.
Médecine légale.	BALTHAZAR.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.	MÉNÉTRIÉR.
Pathologie expérimentale et comparée.	RATHERY.
Hydrologie, thérapeutique et climatologie.	M. VILLARET.
Clinique médicale.	CARNOT.
	BEZANÇON
	ACHARD.
	Marcel LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance.	LEREBoullet.
Clinique des maladies des enfants.	NCBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux.	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses.	TEISSIER.
	DELBET.
Clinique chirurgicale.	HARTMANN
	LEJARS.
	GOSSET.
Clinique ophtalmologique.	TERRIEN.
Clinique urologique.	LEGUEU.
	COUVELAIRE.
Clinique d'accouchements.	BRINDEAU.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique.	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie.	OMBRÉDANNE.
Clinique thérapeutique médicale.	VAQUEZ.
Clinique oto-rhino-laryngologique.	SEBILEAU.
Clinique thérapeutique chirurgicale.	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique.	SERGENT.
Clinique de la tuberculose.	Léon BERNARD.
Professeur sans chaire.	MAUCLAIRE.



II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.		MM.	
ALAJOUANINE.	Neurologie et psychiatrie.	LABBÉ (Henri).	Chimie biologique.*
AUBERTIN.	Pathologie médicale	LAROCHE (Guy)	Pathologie médicale.
BÉNARD (Henri).	Pathologie médicale	LEMAITRE.	Oto-rhino-laryngologie
BINET.	Physiologie.	LEROUX.	Anatomie pathologique.
BLANCHETIÈRE.	Chimie biologique.	LEVEUF.	Pathologie chirurgicale.
BROCQ.	Pathologie chirurgicale.	LÉVY-VALENSI.	Neuro-psychiatrie.
BRULÉ.	Pathologie médicale.	LIAN.	Pathologie médicale.
CADENAT.	Pathologie chirurgicale.	MERCIER (Fern.)	Pharmacologie.
CATHALA.	Pathologie médicale.	MILLOT.	Histologie.
CHABROL.	Pathologie médicale.	MONDOR.	Pathologie chirurgicale.
CHEVALLIER.	Pathologie médicale.	MOREAU.	Pathologie médicale.
DE GAUDART D'ALLAINES	Pathologie chirurgicale.	MOULONGUET.	Pathologie chirurgicale.
DOGNON.	Physique.	MOURE.	Pathologie chirurgicale.
DONZELOT.	Pathologie médicale.	MULON.	Histologie.
ÉCALLE.	Obstétrique.	OBERLING.	Anatomie pathologique.
FEY.	Urologie.	OLIVIER.	Anatomie.
GARNIER.	Pathologie expérimentale.	PIÉDELIÈVRE.	Médecine légale.
GASTINEL.	Bactériologie.	PORTES.	Obstétrique.
GATELLIER.	Pathologie chirurgicale	QUÉNU.	Pathologie chirurgicale.
GIROUD.	Histologie.	RICHET.	Physiologie.
HARVIER.	Pathologie médicale.	SÉZARY.	Dermatologie et syphiligraphie.
HOVELACQUE.	Anatomie.	VALLERY-RADOT	
HUTINEL.	Pathologie médicale.	(Pasteur).	Pathologie médicale.
JOANNON.	Hygiène.	VAUDESCAL.	Obstétrique.
JOYEUX.	Parasitologie.	VELTER.	Ophthalmologie.
		VERNE.	Histologie.
		VIGNES.	Obstétrique.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.		MM.	
BUSQUET.	Pharmacologie.	NEVEU-LEMAIRE	Parasitologie.
GUÉNIOT.	Obstétrique.	REITTERER.	Histologie
LEQUEUX.	Obstétrique.	ZIMMERN.	Physique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGES DE COURS DE CLINIQUE

à titre permanent

MM.		MM	
ALGLAVE	Clinique chirurgicale.	LÉVY-SOLAL. . .	Clinique obstétricale.
AUVRAY.	Clinique chirurgicale.	LÉRI.	Clinique médicale.
BASSET	Clinique chirurgicale	METZGER	Clinique obstétricale.
CHEVASSU.	Clinique chirurgicale.	MOCQUOT. . . .	Clinique chirurgicale.
LAIGNEL-LAVASTINE. .	Clinique médicale.	PROUST	Clinique chirurgicale.
LE LORIER.	Clinique obstétricale.	SCHWARTZ. . . .	Clinique chirurgicale

V. — CHARGÉS DE COURS

MM. MAUCLAIRE, professeur sans chaire	}	Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidents du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes.
FREY		Stomatologie.
CHAILLEY-BERT		Éducation physique.
LEDOUX-LEBARD		Radiologie clinique.
WEILL-HALLÉ		Puériculture.

Par délibération en date du 9 Décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

BIBLIOTHÈQUE DE LA SOCIÉTÉ DE LA CHRONIQUE DE LA LITTÉRATURE

10, rue de la Harpe, 10

PARIS

1911

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

A MA MÈRE

A MA FEMME

A MES FRÈRES GEORGES ET LÉON

A MES BEAUX-PARENTS

A M. LE PROFESSEUR H. CLAUDE

PROFESSEUR DE CLINIQUE DES MALADIES MENTALES
ET DES MALADIES DE L'ENCÉPHALE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE
DE PARIS

*L'hommage le plus respectueux et les remer-
ciements les plus émus pour l'honneur
qu'il nous fait en acceptant la présidence
de cette thèse.*

Introduction

Parmi les multiples sujets à travers lesquels s'est manifesté « le génie universellement et pour ainsi dire indifféremment disponible de Marcel Proust », il en est peu qui, à son contact, ne se soient accrus de valeurs nouvelles. L'apport qu'a fait Proust à l'étude du langage, de l'architecture, de la musique, à ainsi maintes fois été signalé; on peut, nous semble-t-il, étendre cette remarque à la médecine. Et, comme l'a dit M. le professeur Mauriac, « il n'est pas un psychologue, un psychiatre, un biologiste, qui ne trouve sujet d'étude dans son œuvre lourde de richesses. »

Il n'est pas toujours sans intérêt d'interroger le profane curieux sur une science dont certains aspects généraux peuvent échapper à ceux qui la servent, en raison même de leur déformation professionnelle. C'est pourquoi le médecin puise souvent avec profit dans certains ouvrages littéraires qui, par quelque côté, empiètent sur le domaine médical. Dans l'œuvre de Proust, l'intérêt est tout particulier si l'on veut bien considérer les faits suivants :

Tout d'abord, il faut rappeler que, plus que toute autre, la vie de Proust a été une longue maladie, et nous voulons parler non seulement de ses malaises physiques qui ne le quittèrent guère, mais aussi de sa constitution psychique dont on peut noter, par certains côtés, une véritable tendance morbide. D'autre part, tant à cause de sa maladie

que de son milieu familial, il approcha très souvent des médecins et particulièrement des célébrités du temps, surtout de celui de sa jeunesse. Enfin il eut, pour scruter ce champ ouvert à son analyse, un don d'une qualité peu commune : une puissance d'observation qui chez peu atteint une telle profondeur et qui, chose rare, se joint chez lui à une constante préoccupation du regroupement des faits analysés.

Il serait bien audacieux (et ce serait d'ailleurs faire preuve d'un esprit étrangement « anti-proustien ») de vouloir expliquer, ne fût-ce qu'en partie, le génie d'un écrivain par ses faiblesses physiques. Aussi, si nous insistons un peu sur la maladie de Marcel Proust, c'est plutôt pour montrer une des raisons qui orientèrent son esprit toujours curieux vers la médecine et plus spécialement vers certains côtés de la pathologie, qu'il étudia sur lui-même avec sa précision habituelle et qui donne à certaines analyses de son mal la valeur d'une auto-observation de médecin. Nous ne ferons que résumer ici ce que l'on connaît de sa maladie, en empruntant surtout à l'article du professeur Mauriac et à la partie biographique de l'ouvrage de M. Léon-Pierre Quint. C'est à l'âge de 9 ans que Marcel Proust, en rentrant d'une promenade au bois de Boulogne, fut pris d'une terrible suffocation, première apparition de l'asthme qui ne devait plus le quitter. Dès lors, les crises allèrent en se répétant sous l'influence des moindres causes et spécialement de sensations olfactives les plus diverses. L'odeur des arbres, des champs, de nombreuses essences, les déterminent — terrible supplice pour lui si sensible aux senteurs florales. En même temps, se développe chez Proust une véritable hypéresthésie de l'odorat et il perçoit de loin le moindre parfum qu'il redoute. On reconnaît facilement à ces symptômes un déséquilibre du système neuro-végétatif, sans doute lié à une hypervagotonie. La multiplicité des facteurs de choc déterminant

les crises montre, une fois de plus, que les asthmatiques sont souvent des polysensibilisés et que c'est la notion du terrain pathologique sur lequel l'asthme évolue qui importe surtout dans ces cas. Chez Proust, d'ailleurs, l'asthme ne fut certainement pas pur, et complexe dut être son état, qui résista aux traitements les plus variés. Comme il le fait dire dans *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, par son narrateur (qui, à ce moment, se confond assurément avec lui) : « Dans mon cas, ce qui est matériellement observable pouvait aussi bien être causé par des spasmes nerveux, par un commencement de tuberculose, par de l'asthme, par une dyspnée toxi-alimentaire avec insuffisance rénale, par de la bronchite chronique, par un état complexe dans lequel seraient entrés plusieurs de ces facteurs ». Dans ses dernières années, les crises allèrent en augmentant et, las de l'échec des thérapeutiques successivement essayées, Proust décida de se soigner lui-même. Ce ne sont plus alors seulement les odeurs qui le gênent, mais aussi la lumière trop éclatante du soleil, les bruits un peu violents; aussi ne sort-il plus guère de sa chambre toujours close et dont les murs sont recouverts de liège; il use de toutes sortes de narcotiques pour pouvoir dormir, puis se soutient à l'aide de caféine qui lui donne la force de travailler. Dans ces conditions déplorables, son organisme affaibli ne peut résister à une grippe qui l'emporta rapidement. A côté de ces symptômes physiques, le déséquilibre de son système neuro-végétatif développa chez lui un syndrome anxieux en rapport avec sa constitution émotive. Son extrême sensibilité, qui avait « de tels raffinements qu'on ne la prenait guère au sérieux », n'exista pas seulement vis-à-vis des choses, mais aussi vis-à-vis des hommes. Elle explique aussi bien ses gentillesse, si délicates à l'occasion des moindres peines qui pouvaient affecter ses amis et même des personnes avec lesquelles il était peu lié, que son « génie du soupçon » qui, plus d'une fois, a rendu ses rapports difficiles.

Certes, sa constitution malade tant physique que psychique a pu lui rendre service, en permettant le développement de ses dons d'observation. Comme le dit M. Lucien Romier : « L'observation n'apparaît que chez l'individu qui a une personnalité à défendre. La faculté d'observer est d'ordinaire plus en éveil chez le malade que chez l'homme bien portant, car le premier, recevant moins d'aide de la collectivité, est contraint à des expériences ou à des façons de vivre plus personnelles, bref, dépend plus de sa propre réflexion. » Mais il ne faut pas voir dans la maladie la cause de ce magnifique « état d'attention mouvementée » qui, lui, n'a rien d'une déformation morbide. On a été jusqu'à dire que, sans la maladie, Proust fût resté un être charmant, un esprit cultivé, un brillant causeur, en somme un homme qui passe sans laisser de traces. Disons plutôt, avec M. Louis Martin-Chauffier, qui a bien connu le grand écrivain, que « la maladie fut pour l'occasion courageusement saisie et utilisée d'exploiter ses dons prodigieux; elle lui donna le loisir, l'isolement qu'il y fallait aussi des éléments nouveaux; mais, pour résister à la lassitude et tirer parti de son mal lui-même, ne voit-on pas qu'il fallait, au contraire, une surprenante santé intellectuelle? »

A côté de la constitution émotive chez Proust, il nous paraît intéressant de noter dans sa personnalité une tendance schizothymique. C'est M. Dandieu, dans son récent ouvrage *Marcel Proust : sa révélation psychologique*, qui a signalé cette tendance. Tout d'abord, il y a lieu d'observer que « la schizoïde proustienne ne peut être comprise que si on laisse l'auteur en deçà du seuil pathologique » et que, de plus, « il ne saurait être question ici du tempérament particulier de l'écrivain, mais seulement de la signification affective de son œuvre, qui, tout en étant sans doute l'expression la plus importante de sa personnalité, peut fort bien ne pas correspondre à Marcel Proust selon

ses amis ou ses médecins ». Ces réserves faites, la schizoïdie, en tant que rupture du contact vital avec la réalité, apparaît en plus d'un endroit dans : *A la recherche du temps perdu*.

Cette tendance n'est pas inconsciente chez Proust : en maints passages, il note des besoins de solitude, sa fuite devant le présent et il dénonce même à un moment les dangers du passéisme pour l'artiste. D'autre part, M. Dandieu la retrouve dans la réduction de la notion temporelle en terme d'espace. Il la note, en outre, dans son pessimisme systématique en amour et dans la déclaration que ce pessimisme est nécessaire à la création artistique. Mais, mieux encore, nous semble-t-il, la schizoïdie de Proust apparaît quand il affirme la seule réalité subjective et l'incommunicabilité des êtres entre eux. « Le signe de l'irréalité des autres ne se montre-t-il pas assez, dit-il, soit dans leur impossibilité à nous satisfaire, comme par exemple les plaisirs mondains qui causent tout au plus le malaise provoqué par l'ingestion d'une nourriture abjecte, ou l'amitié qui est une simulation, puisque, pour quelques raisons morales qu'il le fasse, l'artiste qui renonce à une heure de travail pour une heure de causerie avec un ami sait qu'il sacrifie une réalité pour quelque chose qui n'existe pas (les amis n'étant des amis que dans cette douce folie que nous avons au cours de la vie, à laquelle nous nous prêtons, mais que, du fond de notre intelligence, nous savons l'erreur d'un fou qui croirait que les meubles vivent et causerait avec eux), soit dans la tristesse qui suit leur satisfaction... » Et la conclusion apparaît un peu plus loin : « La seule réalité, pour chacun, est le domaine de sa propre sensibilité. » Cette tendance schizothymique — qui, à vrai dire, n'apparaît jamais avec autant de netteté que dans les lignes précitées — nous a semblé intéressante à signaler, d'une part à cause du rôle important que joue la schizoïdie dans la psychiatrie moderne, d'autre part par

le rapprochement qu'on en peut faire avec un ouvrage récent sur la psychologie des hommes de génie : M. Heuyer vient de rendre compte d'un livre de Krestschmer d'après qui le génie apparaît dans une lignée « cyclothymique » syntone à l'égard de laquelle une tendance schizothymique servirait « d'excitant ». Et cette thèse s'appuie sur l'étude de cas individuels; on peut retenir la tendance schizoïde de J.-J. Rousseau comme se rapprochant assez de Proust.

A côté de la maladie de la constitution psychique de l'écrivain, le second fait que nous avons noté comme l'ayant orienté vers l'étude de la médecine est le milieu social dans lequel il est né. Marcel Proust était le fils du docteur Adrien Proust, membre de l'Académie de médecine, professeur d'hygiène à la Faculté de Paris et le frère du docteur Robert Proust, aujourd'hui chirurgien des hôpitaux. Il était donc bien placé pour étudier dans sa famille et dans ses relations de nombreux médecins; et peut-être dans les duretés fréquentes qu'il a contre eux, faut-il voir une certaine réaction de l'individu contre le milieu mais bien davantage la rancune du malade qui n'a pas guéri.

Si l'occasion donnée à Proust d'étudier la médecine et les médecins fut pour lui si bien utilisée, c'est, nous l'avons dit, grâce à sa merveilleuse faculté d'observation. M. Charles du Bos a écrit : « Dans le cas de Marcel Proust, observer est une fonction normale, constante de son être, l'accompagnement naturel de l'acte de vivre », et il ajoute, en parlant d'un de ses livres : « Dans le côté de Guermantes, il semble que d'un bout à l'autre brille l'éclat net du bistouri avec lequel l'écrivain pratique ses innombrables et délicates incisions »; on pourrait étendre cette remarque à toute l'œuvre. Mais ce qu'il faut noter en dehors de cette constante préoccupation de l'analyse, c'est la profondeur à laquelle elle parvient. Nul n'a poussé si loin la décomposi-

tion des éléments et c'est en grande partie à cause d'elle que Proust obtient des résultats surprenant, déjouant toutes les prévisions.

Tels nous apparaissent donc les facteurs qui ont orientés les idées médicales de Marcel Proust : sa maladie, la facilité qu'il a eue de connaître un grand nombre de médecins, sa faculté tout à fait personnelle d'observation, sans d'autres renseignements que ceux fournis par ses livres, nous pourrions déjà être assurés de la place que tenait la médecine dans son esprit. Mais nous avons, en outre, trouvé un témoignage de l'écrivain lui-même. D'une lettre que Marcel Proust écrivit à l'un de ses amis, M. Robert Dreyfus, nous extrayons ce passage à propos d'un parent de son correspondant qui avait été malade :

« Si j'avais su, moi qui me mêle de médecine, si mal pour moi, souvent bien pour d'autres, je crois que j'aurais pu être utile. » Si Proust — toujours très modeste — affirme sa compétence en quelque matière, nous devons le croire.

Le côté médical de son œuvre a été signalé depuis longtemps par certains critiques. M. Jaloux a écrit : « Marcel Proust fait tenir, dans son œuvre, à la maladie et à la mort la place qu'elles tiennent en effet dans la vie et que la plupart des écrivains ne leur reconnaissent guère. » M. Maurois a parlé de « l'attitude scientifique de Proust ». Enfin, deux articles ont été spécialement consacrés à Marcel Proust et la médecine ». Si nous nous permettons de revenir encore une fois sur ce sujet, c'est que le premier article, celui du professeur Mauriac, si remarquable et si substantiel, a paru peu de temps après la mort de l'écrivain, c'est-à-dire à une époque où six volumes encore de l'œuvre restaient à paraître et que, d'autre part, des études récentes éclairant d'un jour nouveau *A la recherche du temps perdu* permettent de discuter certaines vues du professeur Mauriac. Le second article, celui du professeur Co-

roné, paru dernièrement dans le *Siècle médical*, est trop court pour avoir, à notre avis, épuisé la question. M. Crémieux écrivait, en 1923 : « L'œuvre de Proust est désormais pareille à une ville assiégée complètement cernée, et des collines qui l'environnent, on a des vues nombreuses sur elle, mais il est encore trop tôt pour monter à l'assaut. » A l'heure actuelle, malgré le recul de quelques années, il ne semble pas qu'aucune étude sur l'œuvre du grand écrivain, et même sur certains de ses aspects, puisse être considérée comme vraiment définitive.

Nous diviserons le sujet de cet essai en deux parties : Marcel Proust et la médecine, Marcel Proust et les médecins. Nous examinerons tout d'abord, dans la première partie, la façon dont les questions d'ordre médical sont abordées dans l'œuvre de Proust et nous constaterons ce fait singulier que c'est non seulement à propos des maladies qu'il étudie, mais aussi dans ses métaphores et ses comparaisons, qu'il est amené à y faire allusion : à côté de ses images artistiques et littéraires, celles qui sont empruntées à la médecine et à la biologie sont parmi les plus nombreuses.

Nous insisterons ensuite sur le point de vue spécial duquel Proust envisage la médecine, non en développant des livres de pathologie, mais en restant toujours à sa place d'observateur et surtout de malade.

Puis nous donnerons des exemples des connaissances médicales approfondies de l'auteur, qui ne sont d'ailleurs qu'une partie de cette vaste culture scientifique que ses commentateurs (et particulièrement M. André Maurois) lui reconnaissent.

Nous examinerons également ce que l'œuvre de Proust révèle de ses idées médicales, considérées d'abord à un point de vue général, puis au sujet de quelques questions sur lesquelles il a insisté et dont nous avons réuni les ju-

dicieuses remarques, éparses dans les différents tomes de son grand ouvrage.

Dans la deuxième partie, nous commencerons par montrer le caractère de chacun des médecins qui défilent dans l'œuvre de Proust. Puis nous dégagerons le jugement d'ensemble que l'écrivain a porté sur les médecins et nous verrons que, s'il a surtout insisté sur les défauts, il n'a cependant pas méconnu les beaux côtés de la profession médicale.

CHAPITRE I^{er}.

Marcel Proust et la Médecine

Comment la médecine est abordée dans l'œuvre de Proust.

Un des principaux intérêts de l'étude des rapports de Marcel Proust et de la médecine est la façon particulière par laquelle il y accède dans son œuvre et le point de vue tout à fait personnel qu'il occupe vis-à-vis d'elle.

C'est bien entendu, pour un grande part, à propos des malades dont il nous entretient, qu'il est amené à développer ses idées sur la médecine, Mais les tares physiques de ses personnages ne l'intéressent pas pour elles-mêmes. Proust s'est toujours défendu de « noter tout », et l'on peut dire que, malgré l'apparence qu'il a de se complaire aux détails, jamais les petits faits de banalité courante ne sont relevés, à moins qu'un sens général ou significatif pour la description d'une personnalité ne s'en dégage. C'est à cause de l'influence considérable des maladies sur la vie que Proust a souvent insisté sur elles et que son ouvrage contient des observations nombreuses des cas pathologiques les plus variés.

Dans l'étude d'un personnage, Proust veut toujours montrer la complexité du caractère et nous le présente sous des aspects souvent très contradictoires. Pour pénétrer un aspect inattendu d'un de ses héros, il utilise fréquemment la maladie.

C'est Swan qui, très malade, n'ayant plus que quelques mois à vivre, redevient le juif qu'il avait cessé d'être. Bête harcelée, il rentre au bercail de ses pères. » C'est M. de Charlus qui, après la soirée Verdurin où il a été terriblement mortifié, contracte une pneumonie, se détache de tout désir de vengeance, de toute violence et fait preuve d'une « douceur chrétienne »; ce perfectionnement disparaît, d'ailleurs, quand M. de Charlus entre en convalescence.

Ainsi, le plus souvent la maladie n'est-elle amenée que parce qu'elle fait connaître plus à fond un caractère, parce qu'elle le révèle sous un jour nouveau. Dans d'autres cas, le côté pathologique joue un rôle plus important; c'est qu'il est la partie dominante du personnage présenté : telle la tante Léonie, à Combroy, auto-suggestionnée par un mal en grande partie imaginaire, ne vivant que pour sa pepsine et son eau de Vichy. Enfin, c'est surtout à propos de l'évocation de deux personnages que Proust se révèle digne d'un clinicien dans la manière d'observer des cas pathologiques. Nous voulons parler de la maladie et de la mort de la grand'mère et de la dernière maladie de Bergotte. Ces deux passages sont si importants, pour l'étude du côté médical de l'œuvre du grand écrivain, que nous n'y insisterons pas ici, nous réservant d'y revenir ultérieurement.

Jusqu'à présent, ce que nous avons vu de la façon dont Proust est amené à nous entretenir de médecine n'a rien qui lui soit vraiment particulier : ce n'est pas la première fois qu'un écrivain parle de la maladie à propos des changements qu'elle détermine dans un caractère ou, que des cas pathologiques sont présentés dans un ouvrage

littéraire. Ce qui rend si personnelle et si intéressante la manière dont Proust aborde la médecine, c'est que, le plus habituellement, il est conduit à en faire usage dans les métaphores et les comparaisons qui constituent l'originalité même de son style. Or, l'on sait quel lien étroit il voyait entre ce qu'apporte de vraiment personnel un écrivain et la manière dont il l'exprime.

« Le style, a-t-il dit, n'est nullement un enjolivement, comme le croient certaines personnes, ce n'est même pas une question technique, c'est comme la couleur chez les peintres, une qualité de vision, la révélation de l'univers particulier que chacun de nous voit et que ne voient pas les autres. » Cette révélation par le style, Proust nous la donne avant tout, à l'aide de ses images : « Les métaphores sont chez lui, a écrit M. Curtius, des instruments de connaissance. Elles sont le résultat de la découverte d'une épithète exacte. » D'autre part, nous voyons qu'elle importance leur attribuait Proust dans la recherche du réel puisqu'il dit : « La vérité ne commence qu'au moment où, rapprochant une qualité commune à deux sensations, l'écrivain dégagera leur essence en les réunissant l'un à l'autre pour les soustraire aux contingences du temps, dans une métaphore, et les enchainera par le lien indescriptible d'une alliance de mots. » Eh bien, on peut avancer qu'après les comparaisons d'ordre pictural, musical ou littéraire, les plus nombreuses sont celles empruntées à la médecine et à la biologie.

Si nous nous permettons d'insister un peu sur ce point, c'est qu'il prouve, chez Marcel Proust, une assimilation extraordinaire des connaissances médicales pour qu'il y ait si naturellement recours quand il a besoin, pour mieux faire comprendre sa pensée, de suggérer une image. On pourrait citer de multiples exemples dans son ouvrage des formes d'expressions empruntées à la science médicale. Souvent il s'agit même de métaphores qui doivent être peu

intelligibles au profane : « Mais, sans apporter le moindre appareil de comparaison scientifique et parler d'anaphylaxie, disons qu'au sein de nos relations médicales purement mondaines, il y a une hostilité momentanément guérie, mais récurrente par accès ».

Pour exprimer la difficulté de la recherche d'une vérité d'ordre historique, — ici l'affaire Dreyfus, — il pensera, comme médecin, à la comparer à une maladie dont l'interprétation des signes est délicate. « Même quand la vérité politique comporte des documents, il est rare que ceux-ci aient plus que la valeur d'un cliché radiologique où le vulgaire croit que la maladie du patient s'inscrit en toutes lettres, tandis qu'en fait, ce cliché fournit un simple élément d'appréciation qui se joindra à beaucoup d'autres sur lesquels s'appliquera le raisonnement d'où le médecin tirera son diagnostic. » Mais c'est surtout dans l'étude de la psychologie de l'amour que Proust a volontiers recouru aux comparaisons d'ordre biologique. En affranchissant ce sentiment du mythe de l'absolu dont il dépend dans la plus grande partie de la littérature, Proust s'est tourné vers une recherche, presque scientifique, des causes et des modifications de l'idée de l'amour. Il lui a restitué ainsi son caractère de phénomène vital et suscite l'analogie qu'on peut en faire avec une maladie. Dans son œuvre, l'amour apparaît comme un sentiment dont l'évolution dépend — tout comme une affection pathologique — du terrain personnel sur lequel il évolue et dont les réactions individuelles, curieuses, inattendues, sont commandées par l'intelligence, la vie morale, la santé, les penchants sexuels de l'amoureux.

« Un amour de Swann, écrit M. Maurois, est la description clinique de l'évolution complète d'un cas. A la douloureuse précision de cette pathologie sentimentale, on sent que l'observateur a éprouvé les souffrances qu'il décrit; mais, comme certains médecins courageux peuvent, séparant leur moi souffrant de leur moi pensant, noter chaque

jour les progrès d'un cancer, une paralysie, il analyse ses propres symptômes avec une admirable technicité. » On comprend que cette conception particulière de l'amour trouve son expression dans les comparaisons médicales « Les gens pensent qu'un homme d'esprit ne devrait être malheureux que pour une personne qui en valût la peine : c'est à peu près comme s'étonner qu'on daigne souffrir par le fait d'un bacille aussi petit que le bacille virgule. » — « Les neurasthéniques ne peuvent croire les gens qui leur assurent qu'ils seront peu à peu calmés en restant au lit, sans recevoir de lettre, sans lire les journaux. Ils se figurent que ce régime ne fera qu'exaspérer leur nervosité. De même les amoureux, le considérant du sein d'un état contraire, n'ayant pas commencé de l'expérimenter, ne peuvent croire à la puissance bienfaisante du renoncement. »

Et comme cette conception de l'amour normal, il l'étend également à l'homosexualité, nous ne nous étonnons pas de trouver là le même genre de comparaison : « Comme il en est pour ces malades, chez qui une crise d'urticaire fait disparaître pour un temps leurs indispositions habituelles, l'amour pur à l'égard d'un jeune parent semble, pour l'inverti, avoir momentanément remplacé, par métastase, des habitudes qui reprendront un jour ou l'autre la place d'un mal vicariant et guéri. »

Ces quelques exemples, choisis entre beaucoup d'autres, montrent assez quel parti Proust a su tirer de ces images empruntées au domaine scientifique et quelle précision il arrive, grâce à elles, à donner à sa pensée.

Une autre nouveauté qu'a apportée Marcel Proust dans le côté médical de son œuvre est le point de vue assez particulier auquel il se place. Pour en apercevoir tout l'originalité, il faut considérer l'attitude généralement adoptée par les romanciers quand ils utilisent la médecine dans leurs ouvrages : « Loués ou bafoués, — de moins en moins moqués pourtant, — nous tenons, dit le docteur Maurice de

Fleury, une grande place dans la littérature dramatique et dans le roman. » Il faut remarquer, d'ailleurs, que c'est en général de médecins plus encore que de médecine qu'il est surtout question dans les ouvrages littéraires. Le plus souvent, ce sont les ridicules des docteurs qui sont caricaturés; et de Molière à M. Jules Romain avec Koch, les moqueurs ne manquent pas. Dans d'autres œuvres, il s'agit plus de portraits que de caricatures : le médecin de campagne, de Balzac, le philosophe scientifique qu'est le docteur Pascal de Zola sont des types représentatifs d'une époque, de grand intérêt documentaire. Et plus près de nous, M. Paul Bourget, dont l'œuvre entière est imprégnée de médecine, a composé d'admirables figures de praticiens : tel le docteur Ortègue dans *Le sens de la mort*, le docteur Corbières de *Drames de famille*. Enfin, nous avons l'aspect très juste du médecin moderne avec le docteur Antoine Thibault, de M. Roger Martin du Gard. C'est donc surtout le médecin qui a retenu l'attention de beaucoup d'auteurs. Certains, parmi eux, ont également donné de très belles descriptions d'affections pathologiques, qui valent tant par l'exactitude des symptômes décrits que par la manière dont ils sont présentés — et nous citerons entre tant d'autres la crise de *delirium tremens* dans *l'Assommoir* et l'urémie à forme convulsive du « père Thibault ».

Mais la plupart de ces écrivains nous apportent rarement un point de vue nouveau, puisqu'ils présentent toujours des idées de médecin ou des développements littéraires de livres de pathologie. (Il ne faudrait pas, d'ailleurs, nier l'intérêt de leur tentative, ni au point de vue artistique puisque ce « côté médical » a fourni tant de belles pages, ni au point de vue social, puisque certains — comme M. Brièux — se sont faits « les alliés persuasifs des médecins »). D'autre part, il existe un grand danger pour le romancier qui utilise une science : c'est celui, parce qu'il s'est mis dans le sillage du savant, de se lier du même

coup à sa fortune. M. Julien Benda parlait dernièrement du snobisme scientifique qui, vers 1860, s'empara de la corporation des gens de lettres devant le soudain et foudroyant prestige de la science expérimentale ». Nous pouvons penser que, si certains ouvrages de Zola ou des Goncourt sont aujourd'hui tombés, c'est en partie parce que les théories scientifiques sur lesquelles il les appuyaient ont perdu leur valeur.

Chez Proust, rien de semblable; il ne le cède en rien aux plus grands dans ses portraits de médecins et dans ses descriptions de maladies; mais, en aucun cas, il ne s'appuie sur une théorie scientifique et, d'autre part, quand il expose ses idées, il n'est jamais le porte-parole des médecins. Dégagé de tout préjugé, éloigné de toute idée préconçue, de toute convention, il se place seulement à son point de vue personnel d'observateur et de malade et il tire lui-même ses conclusions. Une telle attitude est rare, et nous ne lui avons guère trouvé d'équivalent que chez Montaigne. Mais ici, la comparaison s'impose (nous ne voulons parler, bien entendu, que du côté médical de leurs œuvres; il est cependant intéressant de signaler qu'à un tout autre point de vue, M. Gide a pu rapprocher *A la recherche du temps perdu* des *Essais*). Montaigne écrit dans son chapitre « De l'expérience » : « Quant à la santé corporelle, personne ne peut fournir de renseignements plus utiles que moy, qui la présente pure, nullement corrompue et altérée par art et opiniâtreté ». L'opinion personnelle qu'il s'est faite à ce sujet vient, chez lui comme chez Proust, de la certitude que, seul, le corps sait ce qui lui est ou non favorable. « Tibère disoit que quiconque avoit vescu vingt ans se debvoist respondre des choses qui lui étoient nuisibles ou salutaires et se sçavoir conduire sans médecine : et le pouvoit avoir apprins de Socrates, lequel conseillant à ses disciples soigneusement et comme très principale estude, l'estude de leur santé, adjustoit qu'il estoit malaysé

qu'un homme d'entendement prenant garde à ses exercices, à son boire et à son mangé, ne discernat mieulx que tout médecin ce qui luy estoit bon ou mauvais. » Proust ne dit-il pas pareillement? « Il y a, dans notre corps, un certain intérêt de ce qui nous est salulaire, comme dans le cœur ce qui est le devoir moral et qu'aucune autorisation de docteur en médecine ou en théologie ne pourra suppléer. » C'est pour ces raisons que les conceptions médicales de Proust nous intéressent particulièrement. Si, parfois, son opinion est discutable, nous pourrons, en tout cas, être assuré qu'elle ne lui a été dictée que par sa propre expérience et qu'elle n'est jamais l'expression d'une idée toute faite.

Les connaissances médicales de Marcel Proust.

Le point de vue médical qui apparaît dans l'œuvre de Proust n'est cependant pas seulement celui d'un malade qui, intelligent et bon observateur, vient aider au diagnostic de son affection par les renseignements précis qu'il apporte. C'est, en même temps, celui d'un homme dont les connaissances en pathologie étaient certaines. Nous avons déjà fait à plusieurs reprises des citations qui dénotent une assez grande culture médicale. Quand on sait quel écrivain scrupuleux était Proust, comme il voulait être renseigné sur un sujet avant de l'aborder, on ne s'étonne pas de la rigueur de ses informations scientifiques. Un exemple connu de ce désir de l'exactitude dans ce qu'il rapportait est la lecture qu'il fit de l'ouvrage tout entier de Darwin sur *L'Origine des espèces*, avant d'écrire, dans *Sodome et Gomorrhe*, la rencontre de M. de Charlus et de Jupien, comparée à la fécondation de l'orchidée par l'intermédiaire du bourdon.

Nous le voyons, toujours soucieux de n'user que du terme anatomique exact, connaissant les difficultés que présentent certains diagnostics, sachant quelle valeur on doit accorder à un cliché radiographique, au courant des derniers traitements proposés, des symptômes récemment décrits. A propos d'un cas d'urémie, il remarque : « Mais les perpétuelles soupes au lait ne firent pas d'effet, parce que le malade y mettait beaucoup de sel (Widal n'ayant pas encore fait ses découvertes) dont on ignorait l'inconvénient dans ce temps-là. » Il fait dire au Professeur Cottard : « Quand on pense que Charcot et d'autres ont fait des travaux très remarquables et qui s'appuient au moins sur quelque chose, sur la suppression du réflexe papillaire comme symptôme de la paralysie générale et qu'ils sont presque oubliés. » Ainsi, les connaissances en médecine de Proust n'étaient pas seulement générales, mais comprenaient également des notions précises sur des points particuliers de la pathologie. Cependant, de ses connaissances, il ne fait jamais étalage : elles ne servent pas, comme certains, à combler les vides, à masquer le manque de spontanéité des impressions reçues. Il ne les utilisera, au contraire, que pour mieux préciser les faits qu'il rapporte.

Là où se montre le mieux cette culture approfondie, c'est lorsqu'il décrit l'évolution de la dernière maladie de la grand'mère, notée avec le soin et le détail d'une observation clinique.

En rentrant un soir, le narrateur « Marcel » trouve sa grand'mère souffrante. « Depuis quelque temps, sans trop savoir ce qu'elle avait, elle se plaignait de sa santé. C'est dans la maladie que nous nous rendons compte que nous ne vivons pas seuls, mais enchaînés à un être d'un règne différent, dont les abîmes nous séparent, qui ne nous connaît pas et duquel il nous est impossible de nous faire

comprendre : notre corps. » La malade, dont l'attention est toujours dirigée vers les siens, ne s'observe guère.

Cependant ses malaises, ses agitations, s'accroissent et l'on se détermine à faire venir Cottard, qui prescrit un régime lacté. Les signes persistent, et bientôt, la famille craignant de voir la malade se confiner au lit, fait appel à un autre médecin. Celui-ci méconnaît l'organicité des symptômes et déclare : « Vous irez bien, Madame, le jour lointain ou proche, et il dépend de vous que ce soit aujourd'hui même, où vous comprenez que vous n'avez rien et où vous aurez repris la vie commune ».

Au cours de la première promenade que la grand'mère refait avec son petit-fils, elle s'éloigne un peu, puis le rejoint. Il croit d'abord à un simple malaise : « Je la regardai mieux et fus frappé de sa démarche saccadée. Son chapeau était de travers et son manteau sale, elle avait l'aspect désordonné et mécontent, la figure rouge et préoccupée d'une personne qui vient d'être housculée par une voiture ou qu'on a retirée d'un fossé. » Elle veut cependant parler, mais ne s'exprime qu'avec difficulté; aussi lui, fait semblant de croire à une petite indigestion et décide de rentrer. « Elle me sourit tristement et me serre la main, elle avait compris qu'il n'y avait pas à me cacher ce que j'avais deviné de suite : qu'elle venait d'avoir une petite attaque. » Il la conduit aussitôt chez un médecin voisin, ami de la famille. Après un examen minutieux, le docteur confie ses craintes au petit-fils : « Votre grand'mère est perdue, me dit-il, c'est une attaque provoquée par l'urémie, En soi, l'urémie n'est pas un mal mortel, mais le cas me paraît désespéré. » Et c'est alors l'évolution rapide de la maladie. A la parésie, se joignent bientôt des mouvements convulsifs : « Ma grand'mère se plaignait d'une espèce d'alluvion de couverture qui se faisait tout le temps du même côté sur sa jambe gauche et qu'elle ne pouvait pas arriver à soulever. Mais elle ne se rendait pas compte

qu'elle en était elle-même la cause. Par un mouvement convulsif, elle rejetait de ce côté tout le flot de ses écumantes couvertures de fine laine, qui s'y amoncelaient comme les sables dans une baie bien vite transformée en grève par les apports successifs du flux. » Puis ce sont les douleurs qui augmentent, nécessitant l'emploi de la morphine. « Malheureusement, si celle-ci les calmait, elle augmentait aussi la dose d'albumine. Les coups que nous destinions au mal qui s'était installé en grand'mère portaient toujours à faux; c'était elle, son pauvre corps interposé, qui les recevait, sans qu'elle se plaignît qu'avec un faible gémissement. Et les douleurs que nous lui causions n'étaient pas compensées par un bien que nous ne pouvions lui faire. » Quelques temps après, une amaurose transitoire s'installe. « Il y eut un moment où les troubles de l'urémie se portèrent sur les yeux de ma grand'mère. Pendant quelques jours, elle ne vit plus du tout. Ses yeux n'étaient nullement ceux d'un aveugle et restaient les mêmes. Et je compris seulement qu'elle ne voyait pas, à l'étrangeté d'un certain sourire d'accueil qu'elle avait dès qu'on ouvrait la porte jusqu'à ce qu'on lui eût pris la main pour lui dire bonjour, sourire qui commençait trop tôt, et restait stéréotypé sur ses lèvres, fixe, mais toujours de face et tâchant à être vu partout, parce qu'il n'y avait plus l'aide du regard pour le régler. Puis la vue revint complètement; des yeux, le mal nomade passa aux oreilles. Pendant quelques jours, ma grand'mère fut sourde. » Vers la fin, les douleurs diminuent, mais l'embarras de la parole augmente. On assiste à la résurrection momentanée produite par les sangsues; mais, inexorable, le mal regagne. Le facies de la malade change peu à peu. « Ses traits, comme dans des séances de modelage, semblaient s'appliquer, dans un effort qui la détournait de tout le reste, à se conformer à un certain modèle que nous ne connaissions pas. Ce travail de statuaire touchait à sa fin et, si la figure

de ma grand'mère avait diminué, elle avait également durci... figure fruste, réduite, atrocement expressive, qui semblait, dans une sculpture primitive, presque préhistorique, la figure ronde, violâtre, rousse, désespérée de quelque sauvage gardienne de tombeau. » C'est alors l'agonie : « Le médecin fit une piqûre de morphine et, pour rendre la respiration moins pénible, demanda des ballons d'oxygène... J'étais sorti un moment de la chambre. Quand je rentrai, je me trouvai comme devant un miracle. Accompagné en sourdine par un murmure incessant, ma grand'mère semblait nous adresser un long chant heureux qui remplissait la chambre, rapide et musical. Je compris bientôt qu'il n'était guère moins inconscient que le rôle de tout à l'heure. Il résultait surtout, l'air ne passant plus tout à fait de la même façon dans les bronches, d'un changement de registre de la respiration. Dégagé par la double action de l'oxygène et de la morphine, le souffle de ma grand'mère ne peinait plus, ne geignait plus, mais vif, léger, glissait, patineur vers le fluide délicieux. » « ... Tout d'un coup, ma grand'mère se dressa à demi, fit un effort violent comme quelqu'un qui défend sa vie... Le bruit de l'oxygène s'était tu, le médecin s'écarta du lit. Ma grand'mère était morte. » On ne peut guère être insensible à l'émotion qui se dégage de ces descriptions, si exactes cependant au point de vue scientifique. « Mais là où le savant enregistre, le romancier fait vivre : l'un fournit l'explication, l'autre la représentation. » A la précision de l'observation, Marcel Proust ajoute une réalité plus profonde : la réalité artistique.

Les idées médicales de Marcel Proust.

Nous avons dit que la vraie originalité du côté médical de l'œuvre de Proust est, non dans les admirables descriptions, mais dans les idées personnelles qu'il apporte. Nous

voulons parler surtout de celles qui ont trait à certains aspects des maladies et de leurs traitements. Dans le jugement d'ensemble qu'il porte sur la médecine, l'écrivain fait preuve d'un scepticisme qui n'étonne pas quand on songe qu'aucune thérapeutique essayée n'a pu le délivrer de ses pénibles étouffements; et, d'autre part, il faut noter la fréquence de cette attitude chez ceux qui, ayant des idées générales sur la médecine, mais n'exerçant pas, n'observent que de haut les résultats obtenus. L'opinion de Proust, nous la trouvons résumée dans les quelques lignes suivantes : « La médecine étant un compendium des erreurs successives et contradictoire des médecins, en appelant à soi les meilleurs d'entre eux, on a grande chance d'implorer une vérité qui sera reconnue fausse quelques années plus tard. De sorte que croire en la médecine serait la suprême folie, si n'y pas croire n'en était une plus grande, car de cet amoncellement d'erreurs se sont dégagées à la longue quelques vérités. » Au fond, ce qui l'intéressait surtout dans la médecine étaient ces quelques vérités qu'elle a mises à jour, car la recherche des lois générales de la vie était un des principaux buts qu'il poursuivait. En parfait sceptique, il ne voit, dans beaucoup de découvertes scientifiques, que des doctrines à la mode qui ne durent qu'un temps et sont bientôt remplacées par d'autres aussi éphémères : « Les intoxications, périlleuse innovation de la médecine, servent à renouveler les étiquettes de pharmacien dont tout produit est déclaré nullement toxique, au rebours des drogues similaires et même désintoxiquantes. C'est la réclame à la mode; à peine s'il survit en bas, en lettres invisibles, comme une faible trace des modes précédentes, l'assurance que le produit a été soigneusement antiseptisé. » Nous retrouvons chez lui le même esprit critique que chez son ami M. Léon Daudet qui, dans *Le stupide XIX^e siècle*, écrit : « La plupart des découvertes scientifiques qui ont successivement émerveillé la badauderie aca-

démique entre 1789 et 1914 sont comparables à un feu d'artifice s'élevant au milieu des « oh » et des « ah » et dont les baguettes retombent sur le nez des spectateurs. »

Proust va plus loin et, à la fin de sa vie, accuse la médecine de prolonger son mal qu'elle n'a pu guérir. « La nature ne semble guère capable que de donner des maladies assez courtes. Mais la médecine s'est assuré l'art de les prolonger. Les remèdes, la rémission qu'ils procurent, le malaise que leur interruption fait renaître, composent un simulacre de maladie que l'habitude du patient finit par stabiliser, par analyser, par styliser, de même que les enfants toussent régulièrement par quintes, longtemps après qu'ils sont guéris de la coqueluche. Puis les remèdes agissent moins, on les augmente; ils ne font plus aucun bien, mais ils ont commencé à faire du mal, grâce à cette indisposition durable. La nature ne leur aurait pas offert une durée si longue. C'est une grande merveille que la médecine, égalant presque la nature, puisse forcer à garder le lit, à continuer sous peine de mort l'usage d'un médicament. Dès lors, la maladie a pris racine, est devenue une maladie secondaire, mais vraie, avec cette seule différence que les maladies secondaires guérissent, mais jamais celles que créent la médecine, car elle ignore le secret de la guérison. » Ici encore, la comparaison peut se faire avec Montaigne : « Les maux ont leur vie et leurs bornes, leurs maladies et leur santé. La constitution des maladies est formée au patron de la constitution des animaux, elles ont leur fortune limitée dès leur naissance et leurs jours : qui essaye de les abrégér impérieusement par forces au travers de leur course, il les allonge et les multiplie et les harcèle au lieu de les apaiser. »

Cette opinion de Proust, nous n'y insisterons pas, elle s'explique trop aisément par l'incurabilité de son mal. Mais quand il dit que la médecine ignore l'art de la guérison, — ce qui est trop souvent vrai, — il semble par trop oublier

qu'elle n'a pas toujours cette prétention et qu'elle est déjà contente quand elle peut soulager.

Si Proust ne voyait surtout, dans la plupart des médicaments employés, que leur action néfaste sur l'organisme, il faut, par contre, noter quelle valeur thérapeutique il attribuait à un régime alimentaire bien conduit. L'importance qu'il y attachait est intéressante à signaler pour la compréhension de sa maladie. Se soignant seul le plus souvent, il avait remarqué quel bien-être lui apportait une nourriture restreinte et choisie; et peut-être faut-il voir, en ce fait, une origine, au moins en partie, toxi-alimentaire de ses étouffements. Il le reconnaît d'ailleurs lui-même quand il écrit : « Cottard avait discerné que ce qui prédominait en moi c'était l'intoxication et qu'en faisant couler mon foie et en lavant mes reins, il décongestionnerait mes bronches, me rendrait le souffle, le sommeil et les forces. » A la fin de sa vie, nous dit M. Léon-Pierre Quint, il s'était mis au régime de la diète; il mangeait déjà peu et ne prit plus qu'un peu de café au lait ». Cette idée de l'importance du régime, nous la trouvons exprimée à plusieurs reprises dans ses livres. Comme beaucoup de malades, il préconise, un peu à tout propos, le traitement qui lui a réussi. « Les médecins pèchent surtout par optimisme quant au régime; par pessimisme quant au dénouement. Du vin? En quantité modérée, cela ne peut vous faire du mal Le plaisir physique, après tout, c'est une fonction. Je vous le permets sans abus, vous m'entendez bien. L'excès en tout est un défaut. » Du coup, quelle tentation chez le malade de renoncer à ces deux résurrecteurs : « l'eau et la chasteté ». De Bergotte il dit : Il allait un peu moins mal; c'est que les grandes douleurs physiques lui avaient imposé un régime. » D'autre autre personnage, M. de Courgi-veaux : « Je le pris pour son fils, car il avait l'air plus jeune : il avait trouvé un médecin intelligent, supprimé l'alcool et le sel. » Il est certain que le régime auquel se

mit Proust, ainsi que la claustration qu'il s'impose, étaient devenus indispensables à son organisme. Mais il ne sut pas réadapter à ses besoins des habitudes qui finirent pas être nocives; et, comme l'a dit Jacques Rivière : « il est mort par manque d'esprit pratique, pour n'avoir pas su changer ses conditions d'existence au moment où elles étaient devenues destructives ».

Parmi les sujets d'ordre médical que Proust a particulièrement développés et qui constituent son véritable apport à la médecine, nous en retiendrons surtout trois : le sommeil et les toxiques; l'importance des sensations cœnesthésiques dans la maladie; l'influence de la suggestion chez certains malades.

LE SOMMEIL ET LES TOXIQUES. — Les remarques de Proust sur l'onirisme toxique viennent s'ajouter aux impressions rapportées à ce sujet par de nombreux écrivains. Comme celle de Beaudelaire sur le hachisch dans *Les paradis artificiels*, comme celles de Thomas de Quincey dans *Les confessions d'un mangeur d'opium*, comme certaines études de Théophile Gautier, elles présentent l'intérêt d'être des auto-observations; quand Proust éloigna les médecins à la fin de sa vie, il se livra aux narcotiques et fit sur lui-même — suivant l'expression du docteur Corone — « des expériences pharmacologiques navrantes ». M. Jacques-Emile Blanche nous conte à ce propos que, pendant quelque temps, Proust eut de la difficulté à parler — il écrivit même alors sa crainte de mourir aphasique — et que l'abus de véronal était seul responsable de ces troubles. C'était surtout pour vaincre l'insomnie persistante qu'il usa avec excès des narcotiques. Cependant il n'en tira pas seulement l'apaisement momentané qu'il recherchait, mais, en outre, la connaissance des plaisirs particuliers qu'amènent les rêves ainsi provoqués.

On sait combien les allusions au sommeil sont fréquentes dans l'œuvre de Proust, et il explique ainsi l'importance

qu'il y attache : « On ne peut bien décrire la vie des hommes si on ne la fait baigner dans le sommeil où elle plonge et qui, nuit après nuit, la contourne comme une presque cernée par la mer. » Il voit dans le sommeil « la seule invention, le seul renouvellement qui existe dans la manière de conter; toutes les narrations à l'état de veille, fussent-elles embellies par la littérature ne comportent pas ces mystérieuses différences d'où dérive la beauté ». Et c'est en modifiant ce qui peut agir sur le sommeil qu'il obtient ce renouvellement. « En faisant varier l'heure, l'endroit où l'on s'endort, en provoquant le sommeil d'une manière artificielle, ou au contraire revenant un jour au sommeil naturel, — le plus étrange de tous pour quiconque a l'habitude de dormir avec des soporifiques, — on arrive à obtenir des variétés de sommeil mille fois plus nombreuses que, jardinier, on n'obtiendrait de variétés d'œilleux ou de roses. Les jardiniers obtiennent des fleurs qui sont des rêves délicieux, d'autres aussi qui ressemblent à des cauchemars. » Nous retrouvons plus d'une fois cette sensation de fleurs rares que donnent à Proust les narcoses ainsi provoquées. « ... Non loin de là est le jardin réservé où croissent comme des fleurs inconnues les sommeils si différents les uns des autres, le sommeil du datura, du chanvre indien, des multiples extraits de l'éther; le sommeil de la belladone, de l'opium, de la valériane, fleurs qui restent closes jusqu'au jour où l'inconnu prédestiné viendra les toucher, les épanouir, et, pour de longues heures, dégager l'arôme de leurs rêves particuliers en un être émerveillé et surpris. » Mais c'est surtout à propos de la dernière maladie de Bergotte, — si intéressante pour nous, puisque pour la dépeindre il dictait encore ses propres sensations à ses derniers moments, — qu'il parle des sommeils toxiques à ses derniers moments, — qu'il parle des sommeils dûs aux toxiques : « Bergotte essaya tous les narcotiques. Certains sont d'une autre famille que ceux auxquels nous som-

mes habitués, dérivés par exemple de l'amyle et de l'éthyle. On n'absorbe le produit nouveau, d'une composition toute différente, qu'avec la délicieuse attente de l'inconnu. Le cœur bat comme à un premier rendez-vous. Vers quels genres ignorés de sommeil, de rêves, le nouveau venu va-t-il nous conduire? Il est maintenant en nous, il a la direction de notre pensée. De quelle façon allons-nous nous endormir? Et une fois que nous le serons, par quels chemins étranges, sur quelles cimes, dans quels gouffres inexplorés allons-nous renaître dans ce voyage? Nous mènera-t-il au malaise? A la béatitude? A la mort? » Proust reconnaît donc l'influence de la drogue dans les diverses manifestations des narcoses : c'est ainsi que l'opium agit plus spécialement sur le domaine idéatif ou imaginaire; la jusquiame produit des hallucinations auditives; la datura, la belladone, le chanvre indien, des troubles de la coenesthésie, de la déformation des rapports des objets. Mais, avec raison, il ne voit, dans l'action de ces différents produits, que le développement des pensées habituelles du dormeur : ce que créent les narcotiques, ce sont, dit-il, « les différentes manières de raconter » et non pas les idées elles-mêmes. Il est en cela d'accord avec ce que P. Max-Simon exprime dans *Le monde des rêves* : « Quand on compare le rêve de Beaudelaire, provoqué par le haschich, à ceux qu'ont pu faire dans les mêmes conditions des personnes ayant une culture intellectuelle et des occupations différentes, on voit que le haschich, non plus que l'opium, ne crée rien et que c'est dans ses pensées courantes que se recrutent, si je puis dire, les visions du rêveur. Ce qui appartient à l'agent mis en jeu, c'est l'exagération de la personnalité, la succession rapide des idées, la perte de notion de temps et une aptitude particulière à transformer les objets qui apparaissent avec des formes plus ou moins fantastiques, suivant la richesse d'imagination de celui qui a pris le toxique. Hallucinations et illusions sont donc en rapport

avec la nature de l' « esprit influencé ». C'est aussi l'avis de Thomas Quincey : « Le poison, dit-il, ne peut que développer les dispositions naturelles du sujet : pour juger des merveilles de l'opium, il serait absurde d'en référer à un marchand de bœufs, car celui-ci ne rêvera que bœufs et pâturages. »

Proust a encore noté certaines des séquelles psychologiques qui peuvent se rencontrer après les narcoses toxiques. Il rapporte plus d'une fois le souvenir de convictions erronées, résultant de la croyance en la réalité du rêve (cette sorte de reviviscence onirique, pendant l'état de veille, peut d'ailleurs survenir aussi bien après le sommeil normal qu'après le sommeil provoqué). Il a montré aussi les oublis qui peuvent succéder à une narcose toxique. Il relate une conversation de M. Bergson, qu'on lui aurait rapportée, et dans laquelle ce philosophe aurait émis l'opinion que les altérations de la mémoire dues aux hypnotiques portaient plus sur le souvenir des citations grecques, par exemple, que sur « cette solide mémoire de notre vie de tous les jours, si bien installée en nous ». Proust ajoute : « Je ne sais si cette conversation entre M. Bergson et M. Boutroux est exacte. Personnellement, mon expérience m'a donné des résultats opposés. Les moments d'oubli qui suivent, le lendemain, l'ingestion de certains narcotiques ont une ressemblance partielle seulement, mais troublante, avec l'oubli qui règne au cours d'une nuit de sommeil naturel et profond. Or, ce que j'oublie dans l'un et l'autre cas, ce n'est pas tel vers de Beaudelaire, ce n'est pas tel concept de philosophes cités, c'est la réalité elle-même des choses vulgaires qui m'entourent — si je dors — et dont la non-perception fait de moi un fou; c'est, — si je suis éveillé et sors à la suite d'un sommeil artificiel, — non pas le système de Porphyre ou de Plotin dont je puis discuter aussi bien qu'un autre jour, mais la réponse que j'ai promis de donner à une invitation, au souvenir de laquelle

s'est substitué un pur blanc. L'idée élevée est restée à sa place; ce que l'hypnotique a mis hors d'usage, c'est le pouvoir d'agir dans les petites choses, dans tout ce qui demande de l'activité pour ressaisir juste à temps, pour empoigner tel souvenir de la vie de tous les jours. »

Proust a remarqué également l'influence sur la vie psychologique des toxiques différents de ceux qui provoquent le sommeil. C'est ainsi qu'ayant diminué la caféine qu'il prenait habituellement, il se demande si ce n'est pas un peu à elle qu'était due une angoisse qu'il avait attribuée à un sentiment de jalousie : « Mais si ce médicament avait été à l'origine des souffrances que mon imagination avait faussement interprétées, c'était à la façon du philtre qui, longtemps après avoir été absorbé, continue à lier Tristan à Yseult. Car l'amélioration physique, que la diminution de la caféine amena presque immédiatement chez moi, n'arrêta pas l'évolution de chagrin que l'absorption du toxique avait peut-être sinon créé, du moins su rendre plus aigu. » Par ces quelques citations, l'on voit quelles observations précieuses Proust a faites sur les toxiques qu'il a si souvent expérimentés.

L'IMPORTANCE DES SENSATIONS COENESTHÉSIQUES DANS LA MALADIE. — La cœnesthésie est l'ensemble, la somme de nos sensations internes. Elle doit être comprise, d'après MM. Delmas et Boll, comme « le retentissement confus de la tonalité du système nerveux sympathique ». Ses variations fréquentes ont une grande part dans le déterminisme de l'état de notre humeur; mais, normalement, (à l'état de santé, elle est inconsciente. On conçoit très bien que, chez les sujets dont l'équilibre du système neuro-végétatif est fragile, les sensations cœnesthésiques prennent une place importante comme moyen de défense pour annoncer et donc prévenir, si possible, un changement trop brusque dans l'organisme. Marcel Proust l'a parfaitement compris

quand il dit : « La souffrance est une sorte de besoin de l'organisme de prendre conscience d'un état nouveau qui l'inquiète, de rendre la sensibilité adéquate à cet état. » C'est que, chez lui, en raison de l'intensité de ses réactions aux moindres modifications des habitudes vitales, les sensations cœnesthésiques avaient pris un grand développement. « On peut discerner, dit-il, l'origine de la souffrance dans les cas d'incommodités qui n'en sont pas pour tout le monde. Dans une chambre remplie d'une fumée à l'odeur pénétrante, deux hommes grossiers entrent et vaquent à leurs affaires, un troisième, d'organisation plus fine, trahira un trouble incessant. Ses narines ne cessent de reniffler l'odeur qu'il devrait, semble-t-il, essayer de ne pas sentir et qu'il cherche à faire adhérer, par une connaissance plus exacte à son odorat incommodé. » Ces sensations spéciales, qui témoignent d'une répulsion toute individuelle, il essaye de les expliquer ainsi : « Les maladies du corps, du moins celles qui tiennent d'un peu près au système nerveux, ne sont-elles pas des espèces de goûts particuliers ou d'effrois particuliers contractés par nos organes, nos articulations, qui se trouvent ainsi avoir pris pour certains climats une horreur aussi inexplicable et aussi têtue que le penchant que certains hommes trahissent pour les femmes, par exemple, qui portent un lorgnon, ou pour les écuyères. Ce désir que réveille chaque fois la vue d'une écuyère, qui dira jamais à quel rêve durable et inconscient il est lié, inconscient et aussi mystérieux que l'est, par exemple, pour quelqu'un qui avait souffert toute sa vie de crises d'asthme, l'influence d'une certaine ville, en apparence pareille aux autres et où, pour la première fois, il respire librement. »

C'est donc par la souffrance que l'organisme est prévenu des perturbations nuisibles à son équilibre, « car, dit Proust, il existe dans notre corps un instinct de ce qui nous est salutaire ». Et, chez lui, les sensations cœnesthésiques

sont à tel point importantes que, lorsqu'il parle de « cet ensemble de sensations qui est, pour chacun de nous, son corps conscient, sinon son corps matériel », il englobe dans ces sensations celles qui provoquent « l'appétit, la respiration et la circulation sanguine ». En cas de maladie, les sensations internes ont pour rôle de nous avertir des dangers possibles et nous incitent à nous soigner. « La maladie, dit Proust, est le plus écouté des médecins. A la bonté, au savoir, on ne fait que promettre, on obéit à la souffrance. » Mais ces avertissements que donne la souffrance sont, en général, vagues. Malgré toute son application, le malade ne peut arriver à expliquer ses troubles : « N'y a-t-il pas telle douleur physique diffuse, s'étendant par irradiation dans des régions extérieures à la partie malade, mais qu'elle abandonne pour se dissiper entièrement, si un praticien touche le point précis d'où elle vient? Et pourtant avant cela, son extension lui donnait pour nous un tel caractère de vague et de fatalité, qu'impuissants à l'expliquer, à la localiser même, nous croyions impossible de la guérir. » Si ces phénomènes morbides sont obscurs et insaisissables, c'est que, pour Proust, le corps est comme un être d'un règne différent auquel nous vivons enchaînés, que nous ne comprenons que difficilement et duquel il nous est impossible de nous faire comprendre : « Quelque brigand que nous rencontrions sur une route, peut-être pourrions-nous arriver à le rendre sensible à son intérêt personnel, sinon à notre malheur; mais demander pitié à notre corps, c'est discourir devant une pieuvre, pour qui nos paroles ne peuvent avoir plus de sens que le bruit de l'eau et avec laquelle nous serions épouvantés d'être condamnés à vivre. » Les sensations cinesthésiques, en tant qu'annonciatrices, Proust voit surtout leur importance en cas d'atteinte grave de l'organisme : « Il est rare que les grandes maladies n'élisent pas, pendant longtemps, domicile chez le malade avant de le tuer, et, durant cette pé-

riode, ne se fassent pas vite, comme un voisin ou un locataire « liant », connaître de lui. C'est une terrible connaissance, moins par les souffrances qu'elle cause que par l'étrange nouveauté des restrictions définitives qu'elle impose à la vie. On se voit mourir, dans ces cas, non pas à l'instant même de la mort, mais des mois, quelquefois des années auparavant, depuis qu'elle est hideusement venue habiter chez nous. La malade fait la connaissance de l'étranger qu'elle entend aller et venir dans son cerveau. Certes, elle ne le connaît pas de vue, mais des bruits qu'elle entend régulièrement faire, elle déduit ses habitudes. Est-ce un malfaiteur? Un matin, elle ne l'entend plus. Il est parti. Ah! si c'était pour toujours! Le soir, il est revenu. » Telles sont les vues de Marcel Proust sur la révélation des perturbations organiques par les sensations qu'elles provoquent. S'il y a insisté bien des fois, c'est qu'il était doué lui-même d'une surprenante faculté de perception interne, de cette cœnesthésie anormalement consciente, que certains auteurs ont décrite sous le nom d'endoscopie.

INFLUENCE DE LA SUGGESTION SUR CERTAINS MALADES. — En raison de certaines tendances de sa propre personnalité (constitution émotive et schizoidie que nous avons signalées plus haut), Proust a particulièrement bien étudié les phénomènes de suggestion et surtout d'auto-suggestion. Il a remarqué la disposition de certains sujets — qu'il étiquette « nerveux » et que, depuis M. Babinski, nous appelons pithiatiques — à présenter d'une manière exagérée et anormale la possibilité de se transmettre à eux-mêmes des idées déraisonnables et d'y croire fermement. Proust a surtout en vue le rôle de l'auto-suggestion dans les maladies qu'elle exagère et peut même créer de toutes pièces. Il nous en présente un cas bien décrit dans le personnage de sa tante de Combray, persuadée d'un mal que,

seule, elle croit connaître et d'autant plus difficile à soigner qu'elle a une égale aversion pour ceux qui lui conseillent de ne pas « s'écouter » et pour ceux qui ont l'air de la croire plus malade qu'elle ne pense. Au docteur du Boulbon, appelé au chevet de sa grand'mère, il fait dire : « Vous vous croyiez malade, dangereusement malade peut-être. Dieu sait de quelle affection vous croyiez découvrir en vous les symptômes. Et vous ne vous trompiez pas, vous les aviez. Le nervosisme est un pasticheur de génie. Il n'y a pas de maladie qu'il ne contrefasse à merveille. Il imite à s'y méprendre la dilatation des dyspeptiques, les nausées de la grossesse, l'arythmie du cardiaque, la fébrilité du tuberculeux. Capable de tromper le médecin, comment ne tromperait-il pas le malade? » Connaissant bien les auto-suggestions, Proust a décrit également chez certains sujets leur fréquence, même en dehors de la maladie, mais surtout leur exagération au début du sommeil, moment où elles sont plus difficiles à combattre, puisque l'on commence à perdre l'appui sur les réalités extérieures, qui existe à l'état de veille. C'est ainsi qu'il parle « des premiers antres du sommeil, où les auto-suggestions préparent comme des sorcières l'inférieur fricot des maladies imaginaires ou de la recrudescence des maladies nerveuses et guettent l'heure où les crises, remontées pendant le sommeil inconscient, se déclarent assez fortes pour le faire cesser ». On a souvent rapproché Proust de Freud; ces remarques sur certains côtés de la vie psychologique pendant le sommeil, plus exactement pendant le passage au sommeil, justifient, une fois de plus, ce rapprochement. » Platon refusait à son esprit, écrit M. Vinchon, la permission de s'arrêter aux rêves faux du début de la nuit, lourd des fumées des banquets, dans lesquels les instincts se donnent libre cours. Il s'écriait avec horreur que les rêves exprimaient jusqu'au désir criminel du dormeur pour sa mère. Freud a osé regarder tous ces replis de notre

intimité secrète : il a touché des points sensibles. » On pourrait en dire autant de Marcel Proust. Mais d'observations analogues, tous deux ne tirent pas les mêmes conclusions; là où réside la grande différence entre le psychiatre et le psychologue, c'est dans « l'anti-rationnalisme » de Proust. Avec M. Dandieu, on est en droit de dire : « Il semble que l'on pourrait reprocher à la psychanalyse d'être un système trop logique, issu de généralisations excessives et faisant trop confiance à l'efficacité du raisonnement. Ou le mot raison ne signifie rien de précis, ou il faut reconnaître que Proust limite à tout instant la raison. C'est par ce dédain du système que Proust est, en effet, la réponse française à Freud. »

A côté de cette auto-transmission d'idées fausses, les prédisposés à la « suggestivité » sont encore plus souvent victimes d'hétéro-suggestions, et Proust a noté la possibilité d'une d'entre elles, la suggestion médicale; son importance n'est pas niable; reconnue déjà du temps de Charcot par Bemheim, de Nancy, elle a été peu à peu dévoilée. A son sujet, M. Chauffard a pu écrire : « Ces hystériques si nombreux, si typiques, c'est nous médecins qui, par nos méthodes imprudentes d'examen, en faisons la culture artificielle et intensive. » C'est encore au docteur du Boulbon que Proust fait dire, en réponse à sa malade qui se plaignait d'avoir de « l'albumine » : « Nous avons tous eu, au cours d'une indisposition, notre petite crise d'albumine que notre médecin s'est empressé de rendre durable en nous la signalant. Pour une affection que les médecins guérissent avec les médicaments (on assure, du moins, que cela est arrivé quelquefois), ils en produisent dix chez les sujets bien portants, en leur inoculant cet agent pathogène plus virulent mille fois que tous les microbes, l'idée qu'on est malade. Une telle croyance, puissante sur le tempérament de tous, agit avec une efficacité particulière chez les nerveux. Dites-leur qu'une fenêtre fermée est ouverte dans

leur dos, ils commencent à éternuer, faites-leur croire que vous avez mis de la magnésie dans leur potage, ils seront pris de coliques, que leur café était plus fort que d'habitude, ils ne fermeront pas l'œil de la nuit. » Mais si les « nerveux » cèdent trop souvent aux suggestions d'idées déraisonnables, par contre, ils sont guérissables par la persuasion : « ... Les manifestations que vous accusez céderont devant ma parole. Et puis vous avez près de vous quelqu'un de très puissant que je constitue désormais votre médecin. C'est votre mal, votre suractivité nerveuse. Je saurais la manière de vous guérir, je me garderais bien de le faire. Il me suffit de lui commander... Et si jamais vous avez une petite indisposition, ce qui peut arriver à tout le monde, ce sera comme si vous ne l'aviez pas, car elle aura fait de vous, selon un mot profond de M. de Talleyrand, un bien portant imaginaire. »

Enfin, dans les remarques qu'il a faites sur les « nerveux », Proust a montré les conséquences parfois admirables de leur maladie : « Tout ce que nous connaissons de grand nous vient des nerveux. Ce sont eux et non pas d'autres qui ont fondé les religions et composé les chefs-d'œuvre. Jamais le monde ne saura tout ce qu'il leur doit et surtout ce qu'eux ont souffert pour le lui donner. Nous goûtons les fines musiques, les beaux tableaux, mille délicatesses, mais nous ne savons ce qu'elles ont coûté à ceux, qui les inventèrent, d'insomnies, de pleurs, de rires spasmodiques, d'urticaires, d'asthmes, d'épilepsies, d'une angoisse de mourir qui est pire que tout cela... » Proust est encore d'accord sur ce sujet avec Freud. Celui-ci a été, en effet, un des premiers, avec Brener, à insister sur la mentalité supérieure qui se rencontrait parfois chez les pithiatiques. Comme le dit Havelok Ellis, les deux psychiatres viennois ne sont pas loin d'affirmer que les hystériques sont parmi « la fleur de l'humanité ». On a dit qu'une des grandes causes du pithiatisme était « la pré-

disposition de l'imagination à être mise en action ». Si, pour la plupart, cette « mise en action » ne vise qu'à reproduire plus ou moins bien l'aspect des maladies nerveuses, pour certains, elle peut consister dans la mise en œuvre de leurs conceptions artistiques et le génie proustien en est un des plus illustres exemples.

Nous ne saurions terminer ces remarques sur les idées médicales de Marcel Proust, en passant tout à fait sous silence sa conception de l'homosexualité, dont la place est importante dans ses livres. Conformément aux idées de la plupart des psychiatres modernes, Proust considère l'inversion, non pas comme un vice, mais comme un fait biologique et psychologique. Pour lui, il s'agit d'une tendance individuelle et congénitale que rien ne peut modifier. S'il parle de maladie à propos de l'homosexualité, il entend : « maladie inguérissable ». Aussi ne fait-il aucune allusion au traitement possible des invertis et, s'il les plaint, c'est à cause de la résistance qu'oppose la société à l'assouvissement de leurs besoins : « Race sur qui pèse une malédiction et qui doit vivre dans le mensonge et le parjure, puisqu'elle sait tenu pour punissable et honteux, pour inavouable, son désir, ce qui fait pour toute créature la plus grande douceur de vivre. »

CHAPITRE II.

Marcel Proust et les Médecins

Parmi les nombreux personnages de l'œuvre de Marcel Proust, les médecins tiennent une place importante. Si leurs descriptions sont pour nous d'un intérêt indiscutable, c'est qu'elles reposent sur des faits empruntés à la vie réelle. Les médecins qu'il nous présente ne sont autres que ceux qu'il a pu observer à son gré parmi les amis de sa famille et parmi ceux qui vinrent si fréquemment à son chevet de malade. Mais, pas plus que ses autres personnages, ses médecins ne sont les identiques portraits de ceux qu'il rencontra. « Souvent il est nécessaire, a dit Balzac, de prendre plusieurs caractères pour arriver à en composer un seul, de même qu'il se rencontre des originaux où le ridicule abonde si bien, qu'en les dédoublant, ils fournissent deux personnages. » Proust a eu cette même conception et l'on a pu dire, avec juste raison, qu'il n'y a pas de « clefs » dans son œuvre. Cependant, puisqu'il part toujours de l'observation, on ne s'étonnera pas de trouver dans ses livres, à côté d'individualités fictives dont les traits sont empruntés à plusieurs, des personnes réelles que l'auteur a décrites sous leur vrai nom : tous ceux qui ont

connu le Professeur Dieulafoy ont admiré le portrait que Proust en a fait.

La grand'mère est mourante et l'on fait appel au professeur. « Le docteur Dieulafoy venait d'arriver. Mon père alla le recevoir dans le salon voisin, comme l'acteur qui doit venir jouer. On l'avait fait demander non pour soigner mais pour constater, en espèce de notaire. Le docteur Dieulafoy a pu, en effet, être un grand médecin, un professeur merveilleux : à ces rôles divers où il excella, il en joignait un autre dans lequel il fut pendant quarante ans sans rival, un rôle aussi original que le raisonneur, le scaramouche ou le père noble, et qui était de venir constater l'agonie ou la mort. Son nom, déjà, présageait la dignité avec laquelle il tiendrait l'emploi et quand la servante disait : « Monsieur Dieulafoy », on se croyait chez Molière. A la dignité de l'attitude, concourait sans se laisser voir la souplesse d'une taille charmante. Un visage en soi-même trop beau était amorti par la convenance à des circonstances douloureuses. Dans sa noble redingote noire, le professeur entraît, triste sans affectation, ne donnait pas une seule condoléance qu'on eût pu croire feinte et ne commettait pas la plus légère infraction au tact... Aux pieds d'un lit de mort, c'était lui et non le duc de Guermantes qui était le grand seigneur. Après avoir regardé ma grand'mère sans la fatiguer, et avec un excès de réserve qui était une politesse au médecin traitant, il dit à voix basse quelques mots à mon père, s'inclina respectueusement devant ma mère, à qui je sentis que mon père se retenait de ne pas dire : « Le Professeur Dieulafoy. » Mais celui-ci avait détourné la tête, ne voulant pas importuner et sortit de la plus belle façon du monde, en prenant simplement le cachet qu'on lui remit. Il n'avait pas eu l'air de le voir, et nous nous demandâmes un moment si nous le lui avions remis, tant il avait mis la souplesse d'un prestidigitateur à le faire disparaître, sans pour cela rien

perdre de sa gravité, plutôt accrue, de grand consultant à la longue redingote à revers de soie, à la belle tête pleine d'une noble commisération. Sa lenteur et sa vivacité montraient que si cent visites l'attendaient encore, il ne voulait pas avoir l'air pressé. Car il était le tact, l'intelligence et la bonté mêmes. Cet homme éminent n'est plus. D'autres médecins, d'autres professeurs ont pu l'égaliser, le dépasser peut-être. Mais l'« emploi » ou son savoir, ses dons physiques, sa haute éducation le faisaient triompher, n'existe plus, faute de successeurs qui aient su le tenir. »

Voyons maintenant les autres médecins de l'œuvre de Proust, qui sont peut-être plus intéressants, puisqu'ils résumement plus encore, étant donné leur caractère anonyme, la vue d'ensemble de l'écrivain sur le corps médical.

Cottard est la figure de médecin la plus étudiée de l'ouvrage. Proust nous le présente tout d'abord comme l'un des « fidèles » les plus assidus de « petit noyau » Verdurin. Chez ces bourgeois pédants, il est fort apprécié. En réalité, il nous apparaît un parfait imbécile : uniquement préoccupé des locutions banales que l'on peut employer, il les essaye timidement mais incessamment dans son vocabulaire, de même qu'il interrompt la conversation chaque fois qu'il pense pouvoir placer un de ses calembours stupides. De plus, n'étant jamais assuré de la façon dont il doit se comporter, il garde toujours une attitude d'attente.

« Le docteur Cottard ne savait jamais de quel ton il devait répondre à quelqu'un, si son interlocuteur voulait rire ou était sérieux. Et à tout hasard, il ajoutait à toutes ses expressions de physionomie l'offre d'un sourire conditionnel et provisoire dont la finesse expectante le disculperait du reproche de naïveté, si le propos qu'on lui avait tenu se trouvait avoir été facétieux. » Un des dogmes de Mme Verdurin est l'affirmation que son docteur a plus de sens clinique que n'importe quel autre. C'est d'un ton plein de sottise fatuité et de fausse modestie que Cottard lui répond,

quand elle s'étonne qu'il y ait encore des gens qui se fassent soigner par Potain : « Ah! Madame, vous oubliez que vous parlez d'un de mes confrères, je devrais dire un de mes maîtres. — Laissez-moi tranquille avec vos maîtres, vous en savez dix fois autant que lui... Vous ne tuez pas vos malades, vous, au moins! — Mais, Madame, il est de l'Académie, réplique le docteur d'un air ironique. Si un malade préfère mourir de la main d'un des princes de la science... C'est beaucoup plus chic de pouvoir dire : « C'est Potain qui me soigne. »

Nous retrouvons Cottard de longues années après, devenu professeur à la Faculté. Avec les honneurs, les titres officiels, son aspect s'est considérablement modifié : « Sauf chez les Verdurin qui s'étaient engoués de lui, l'air hésitant de Cottard, sa timidité, son amabilité excessives lui avaient, dans sa jeunesse, valu de perpétuels brocards. Quel ami charitable lui conseilla l'air glacial? L'importance de sa situation lui rendit plus aisé de le prendre. Partout, sinon chez les Verdurin, où il redevenait instinctivement lui-même, il se rendit froid, volontiers silencieux, péremptoire quand il fallait parler, n'oubliait pas de dire des choses désagréables. Il put faire l'essai de cette nouvelle attitude devant des clients qui, ne l'ayant pas encore vu, n'étaient pas à même de faire des comparaisons, et eussent été bien étonnés d'apprendre qu'il n'était pas un homme d'une rudesse naturelle. C'est surtout à l'impassibilité qu'il s'efforçait et, même dans son service d'hôpital, quand il débitait quelques-uns de ces calembours qui faisaient rire tout le monde, du chef de clinique au plus récent externe, il le faisait sans qu'un muscle bougeât dans sa figure... » Or, ce « crétin agaçant », suivant l'expression de M. Léon-Pierre Quint, n'a pas usurpé sa réputation : « On peut être illetré, faire des calembours stupides et posséder un don particulier, qu'aucune connaissance générale ne remplace, comme le don du grand stratège ou

du grand clinicien. Ce n'est pas seulement comme un praticien obscur, devenu à la longue notoriété européenne, que ses confrères considéraient Cottard. Les plus intelligents des jeunes médecins déclarèrent — au moins pendant quelques années, car les modes changent étant nées elles-mêmes du besoin de changement — que, si jamais ils tombaient malades, Cottard était le seul maître auquel ils confieraient leur peau. Sans doute, ils préféraient le commerce de chefs plus lettrés, plus artistes, avec lesquels ils pouvaient parler de Nietzsche, de Wagner. Quand on faisait de la musique chez Mme Cottard, aux soirées où elle recevait, avec l'espoir qu'il devînt un jour doyen de la Faculté, les collègues et les élèves de son mari, celui-ci, au lieu d'écouter, préférait jouer aux cartes dans un salon voisin. Mais on vantait la promptitude, la profondeur, la sûreté de son coup d'œil, de son diagnostic. »

En effet, quand le narrateur « Marcel » est malade, sa famille fait appel à Cottard. Devant la grossièreté du médecin, devant le refus qu'il fait de daigner expliquer les raisons du régime qu'il impose, on doute de ses capacités et on ne suit pas ses ordonnances. « Puis, mon état s'aggravant, on se décida à me faire suivre à la lettre les prescriptions de Cottard; au bout de trois jours, je n'avais plus de râles, plus de toux et je respirais bien. Et nous comprîmes que cet imbécile était un grand clinicien. »

Tel est le médecin le plus longuement décrit dans *A la recherche du temps perdu*, celui à propos duquel Proust fait ses plus nombreuses remarques sur la profession médicale. Il serait intéressant de connaître quelles célébrités de son temps lui ont servi de modèles pour ce portrait : sous toutes réserves et en nous référant au livre de M. Léon Pierre Quint, nous savons seulement que Cottard aurait quelques traits du professeur Félix Guyon.

Le docteur du Boulbon est le médecin lettré. Dès le premier volume, Proust nous le présente comme un des rares

admirateurs du grand écrivain Bergotte, dont la réputation devait plus tard se répandre universellement. « Pour lire son dernier livre paru, le docteur du Boulhon faisait attendre ses malades. Et ce fut de son cabinet de consultation que s'envolèrent quelques-unes de ces premières graines de cette prédilection pour Bergotte... » Aussi ne nous étonnerons-nous pas de voir l'écrivain admiré donner le conseil à « Marcel » de consulter ce médecin; mais les raisons qu'il présente sont amusantes à signaler : Etes-vous bien soigné? me demande Bergotte. Qui est-ce qui s'occupe de votre santé? » Je lui dis que j'avais vu et reverrai sans doute Cottard. « Mais ce n'est pas ce qu'il vous faut! me répondit-il. Je ne le connais pas comme médecin. Mais je l'ai vu chez Mme Swann. C'est un imbécile. A supposer que cela n'empêche pas d'être un bon médecin, ce que j'ai peine à croire, cela empêche d'être un bon médecin pour artistes, pour gens intelligents. Les gens comme vous ont besoin de médecins appropriés, je dirais presque de régimes, de médicaments particuliers. Cottard vous ennuiera, et rien que l'ennui empêchera son traitement d'être efficace. Et puis ce traitement ne peut pas être le même pour vous que pour un individu quelconque. Les trois quarts du mal des gens intelligents viennent de leur intelligence. Il leur faut au moins un médecin qui connaisse ce mal-là. Comment voulez-vous que Cottard puisse vous soigner? Il a prévu la difficulté de digérer les sauces, l'embarras gastrique, mais il n'a pas prévu la lecture de Shakespeare... Aussi ses calculs ne sont plus justes avec vous, l'équilibre est rompu, c'est toujours le petit ludion qui remonte. Il vous trouvera de la dilatation de l'estomac; il n'a pas besoin de vous examiner, puisqu'il l'a d'avance dans son œil. Vous pouvez la voir, elle se reflète dans son fronton... Je vous conseillerai plutôt le docteur du Boulhon, qui est tout à fait intelligent. »

Pendant la maladie de sa grand-mère, « Marcel » se

souvent que Bergotte tient du Boulbon pour un homme supérieur et un grand médecin et demande qu'on le fasse venir. Avant d'examiner la malade, le docteur commence à lui parler littérature, voulant se rendre compte par là si la mémoire est bien intacte. Son langage décèle une culture raffinée : « Allez aux Champs-Élysées, madame, près du massif de lauriers qu'aime votre petit-fils. Le laurier vous sera salulaire. Il purifie. Après avoir exterminé le serpent Python, c'est une branche de laurier à la main qu'Apollon fit son entrée dans Delphes. Vous voyez que le laurier est le plus ancien, le plus vénérable et j'ajouterai — ce qui a sa valeur en thérapeutique, comme en prophylaxie — le plus beau des antiseptiques. »

Mais, par un renversement des prévisions, qui est bien dans la manière de Proust, ce « spécialiste des maladies nerveuses, celui à qui Charcot, avant de mourir, avait prédit qu'il régnerait sur la neurologie et la psychiatrie », mais qui ne voit partout que des « nerveux », déclare uniquement fonctionnelle une maladie qui a justement été considérée inéluctable et part convaincu de la supériorité de son diagnostic, lequel sera, en réalité, rapidement contredit par les événements. Le professeur E... est également un médecin fin, lettré, spirituel, émaillant sa conversation de plaisanteries et de citations; de plus, c'est un bon médecin et il voit fort juste dans la maladie de la grand-mère, lors de la visite qu'elle lui fait. Mais il a des petites manies agaçantes, et surtout c'est un type de médecin pressé et manquant de tact, qui ne prend pas la peine de mettre des formes quand il annonce au petit-fils de la malade que sa grand-mère est perdue. « Marcel » retrouve le professeur E..., bien des années après, à une soirée. Le médecin vient à lui : « Il attachait beaucoup d'importance à ne jamais faire d'erreur de diagnostic. Or, son courrier était si nombreux qu'il ne se rappelait pas toujours très bien, quand il n'avait vu qu'une fois un malade, si la maladie avait bien

suivi le cours qu'il lui avait assigné : « Mme votre grand-mère est bien morte n'est-ce pas? » me dit-il d'une voix où une quasi-certitude calmait une légère appréhension... « Ah! En effet! Du reste dès la première minute où je l'aie vue, mon pronostic avait été tout à fait sombre, je me souviens très bien. » C'est ainsi que le professeur E... apprit la mort de ma grand-mère et, je dois le dire à sa louange, qui est celle du corps médical tout entier, sans manifester, sans éprouver peut-être de satisfaction ». Et Proust de conclure : « Les médecins sont en général plus mécontents, plus irrités de l'infirmité de leur verdict que joyeux de son exécution. »

Quelques autres médecins apparaissent à titre épisodique dans son œuvre : Un oto-rhino-laryngologiste demandé à tout hasard au moment de la maladie de la grand-mère : « Le spécialiste vint avec sa trousse chargée de tous les rhumes de ses clients, comme l'outre d'Eole. Ma grand-mère refusa net de se laisser examiner. Et nous, gênés pour le praticien qui s'était dérangé inutilement, nous déférâmes au désir qu'il exprima de visiter nos nez respectifs, lesquels pourtant n'avaient rien. Il prétendait que si, et que, migraine ou colique, maladie ou diabète, c'est une maladie de nez mal comprise. Bref, tous nos nez étaient malades; il ne se trompa qu'en mettant la chose au présent. Car, dès le lendemain, son examen et son pansement provisoire avaient accompli leur effet. Chacun de nous eut son catarrhe. Et comme il rencontrait dans la rue mon père secoué par des quintes, il sourit à l'idée qu'un ignorant pût croire le mal dû à son intervention. Il nous avait examinés au moment où nous étions déjà malades. »

Un psychiatre est ainsi décrit : « C'était un homme rouge, jovial à la fois, parce que la fréquentation de la déchéance nerveuse ne l'empêchait pas d'être très bien portant, mais aussi pour rassurer ses malades par le gros rire de son bonjour et de son au revoir, quitte à aider de

ses bras d'athlète à leur passer plus tard la camisole de force. Néanmoins, dès qu'on causait avec lui dans le monde, fût-ce de politique ou de littérature, il vous écoutait avec une bienveillance attentive, d'un air de dire : « De quoi s'agit-il ? » sans prononcer tout de suite, comme s'il s'était agi d'une consultation. »

Dans le dernier livre enfin, apparaît encore une figure de médecin : celui qui soigne l'actrice « La Berma », en même temps qu'il est l'amant de sa fille. C'est une occasion, pour Marcel Proust, de montrer la complexité des facteurs qui peuvent guider certaines prescriptions médicales : « Le médecin avait dit ne pas voir grand inconvénient aux représentations de La Berma, il l'avait dit parce qu'il sentait qu'il ferait ainsi plaisir à la jeune femme qu'il aimait, peut-être aussi par ignorance ; peut-être qu'aussi il savait, de toutes façons, la maladie inguérissable et qu'on se résigne volontiers à abrégé le martyre des malades quand ce qui est destiné à l'abrégé nous profite à nous-même... »

Proust avait de même parlé, à propos de Cottard, de « cette habitude qu'ont beaucoup de médecins de faire fléchir immédiatement la sévérité de leurs prescriptions dès qu'est en jeu, chose qui leur semble beaucoup plus importante, quelque réunion mondaine dont ils font partie et dont la personne à qui ils conseillent d'oublier pour une fois sa dyspepsie ou sa grippe est un des facteurs essentiels. »

Après avoir passé en revue les médecins de Proust, tâchons de saisir le jugement d'ensemble de l'écrivain sur le corps médical.

« Le mépris de Proust pour les médecins me fait inévitablement songer à Molière », dit M. Léon-Pierre Quint. Telle est, en effet, la première impression que l'on retire de ces portraits. En réalité, la critique de Proust nous apparaît moins systématisée, plus nuancée que celle de l'au-

teur du *Malade imaginaire*, « plus Daumier, moins dessin du *Journal amusant* », dit spirituellement M. Corone.

Essayons de dégager un peu les griefs que fait Proust aux médecins. Ce n'est pas parce qu'il en a rencontré d'imbéciles comme Cottard, de mal élevés comme le professeur E..., de peu scrupuleux comme le docteur qui soignait La Berma, qu'il porte un jugement défavorable sur les médecins. Ce sont là leur côté individuel et non professionnel. Les défauts qu'il leur impute, d'une manière générale, se résument en quelques-uns.

C'est d'abord leur vanité qu'il montre, vanité qui se traduit surtout par une tendance assez commune, la susceptibilité. « Les médecins sont susceptibles », dit Proust. et ceci à propos du dialogue suivant entre le docteur du Boulbon et sa malade : « Probablement, les temps de vent réussissent à vous faire dormir là où échoueraient les plus puissants hypnotiques. — Au contraire, Monsieur, le vent m'empêche de dormir. — Ah! murmura du Boulbon, en fronçant les sourcils, comme si on lui avait marché sur le pied et comme si les insomnies de ma grand'mère par les nuits de tempête étaient pour lui une injure personnelle. » D'autre part, Proust dit que, lorsqu'un médecin a jugé un mal inéluctable, il n'admet pas pouvoir faire une erreur de pronostic : « Que le malade livré à lui-même guérisse ou tout au moins survive, le médecin, salué par lui avenue de l'Opéra, quand il le croyait depuis longtemps au Père-Lachaise, verra dans ce coup de chapeau un geste de narquoise insolence. Une innocente promenade effectuée à son nez et à sa barbe ne causerait pas plus de colère au président d'assises qui, deux ans auparavant, a prononcé contre le badaud, qui semble sans crainte, une condamnation à mort. »

Proust voit un autre effet de la vanité des médecins dans la façon dont ils s'expriment parfois : « J'aimerais mieux de la glycérine », lui dit un docteur, et l'écrivain remar-

que : « Les médecins comme les boursiers disent : je. » — « Cottard avait dit : « Bouleversez-vous comme ça, » vous ne ferez de la fièvre », comme il aurait dit à la cuisinière : « vous me ferez demain un ris de veau. » La médecine, faute de guérir, s'occupe à changer le sens des verbes et des pronoms. » Mais c'est avant tout sur le jargon médical que Proust a insisté. On a depuis longtemps remarqué la terminologie trop souvent un peu ridicule et un peu pédante des médecins. Littré avait relevé, dans le seul Ambroise Paré, plus de cinquante néologismes inutiles, et dernièrement dans un « Petit essai sur la cacographie médicale », le docteur Pouliot écrivait : « Que ces néologismes soient souvent indispensables, nul ne peut le nier, mais cette nécessité même d'en créer beaucoup devrait nous inciter à proscrire l'abus. Or, la plupart des médecins mettent une fâcheuse coquetterie à n'user que de ces termes réputés savants. Ils en tirent parfois de beaux effets de ridicule. » C'est ce qu'illustrent admirablement les exemples de Proust : « Le professeur E... me parla de la grande chaleur qu'il faisait ces jours-ci et, bien qu'il fût lettré et eût pu s'exprimer en bon français, il me dit : « Vous ne souffrez pas de cette hyperthermie? » C'est que la médecine a fait quelques petits progrès depuis Molière, mais aucun dans son vocabulaire. »

Un autre défaut médical, que semble avoir bien décelé Proust, est la fausseté du jugement provenant d'une spécialisation à outrance. Nous avons vu le docteur du Boulbon, obnubilé par la notion de pithiatisme, ne plus considérer ses malades que comme des auto-suggestionnés. Nous avons vu également le spécialiste oto-rhino-laryngologiste prétendre que toute affection a un point de départ rhino-pharyngé.

Enfin, Proust a su dégager le ridicule de certains médecins qui prétendent toujours rationnelles leurs prescriptions, alors que, si souvent, elles ne sont basées que sur la

connaissance empirique (si une considération d'un tout autre ordre n'en est pas encore la cause). Claude Bernard avait déjà dit : « Si un médecin se figurait que ses raisonnements ont la valeur de ceux d'un mathématicien, il serait dans la plus grande des erreurs et serait conduit aux conséquences les plus fausses. C'est malheureusement ce qui est arrivé et ce qui arrive encore pour les hommes que j'appellerai des systématiques. » Proust remarque avec juste raison : « La médecine n'est pas une science exacte. »

Il nous présente, au chevet de Bergotte malade, un médecin qui, croyant que le grand écrivain cherche à se faire ordonner quelque chose qui lui plaît, par esprit de contradiction, le lui défend aussitôt. Pour cela, il donne à ses prohibitions une logique qu'il fabrique rapidement. Devant les objections de Bergotte à ces raisons trop mal édifiées, le docteur est obligé de se contredire en les abandonnant. Mais il renforce, sans retard, ces mêmes prescriptions par des raisons nouvelles et meilleures, trouvées sur-le-champ.

Cela nous fait songer à la consultation des deux médecins de M. de Pourceaugnac : « Le raisonnement que vous en avez fait est si docte et si beau qu'il est impossible que le malade ne soit pas mélancolique hypocondriaque, et quand il ne le serait pas il faudrait qu'il le devînt, pour la beauté des choses que vous avez dites et la justesse du raisonnement que vous avez fait. »

Dans cette conduction rigoureuse d'un raisonnement spécieux, M. Bergson voit l'essence même d'un ridicule que Proust a bien décelé : « L'idée de régler administrativement la vie, dit le philosophe, est plus répandue qu'on ne le pense : elle est naturelle à sa manière. On pourrait dire qu'elle nous livre la quintessence du pédantisme, lequel n'est autre chose, au fond, que l'art prétendant en remonter à la nature. »

Susceptibles, pédants dans leur vocabulaire et leur raisonnement, tels sont apparus à Proust beaucoup de médecins.

Est-ce à dire que l'écrivain n'ait observé que certains de leurs défauts mais aucune de leurs qualités habituelles et qu'il faille voir en lui « un ennemi des médecins »? Une telle attitude nous étonnerait chez lui, dont l'impartialité a toujours été notée; d'ailleurs, chez Proust (particulièrement intelligent dans le sens où Nietzsche dit que plus un homme est intelligent moins il est affirmatif), un jugement est rarement définitif; de nouvelles données souvent inattendues viennent modifier, en général, ce que paraissait avoir de trop absolu la critique.

Le Professeur Mauriac l'a déjà noté : « Proust analyse surtout de façon admirable la vertu que chaque profession impose à ceux qui la servent », et il appuie cette juste remarque sur le passage suivant de *A la recherche du temps perdu* : « Et peut-être cette non-participation (du moins apparente) de l'âme d'un être à la vertu qui agit par lui a aussi, en dehors de sa valeur esthétique, une réalité sinon psychologique, au moins, comme on dit, physiologique. Quand, plus tard, j'ai eu l'occasion de rencontrer au cours de ma vie, dans des couvents par exemple, des incarnations vraiment saintes de la charité active, elles avaient un air allègre, positif, indifférent et brusque du chirurgien pressé, ce visage où ne se lit aucune commisération, aucun attendrissement devant la souffrance humaine et qui est le visage antipathique et sublime de la vraie bonté. »

D'autre part, si Proust nie, à juste titre, que la médecine soit une science exacte et que l'on puisse soigner comme on résout un problème de géométrie, il reconnaît, en raison même de la nature de cette science, la part importante de l'intuition, du « flair » chez le clinicien averti.

Il y revient même à plusieurs reprises : « Il y a de grands chirurgiens à qui, les éléments fournis par deux états malades étant les mêmes au point de vue matériel, sentent pourtant à un rien, peut-être fait de leur expérience, mais interprété, que dans tel cas, il convient plutôt d'opérer, dans tel cas de s'abstenir. » A un autre moment, il dit : « Il ne suffit pas à un médecin d'être instruit. Mis en présence des symptômes, qui peuvent être ceux de trois ou quatre maladies différentes, c'est, en fin de compte, son flair, son coup d'œil qui décident de laquelle, malgré les apparences à peu près semblables, il y a chance qu'il ait affaire. Ce don mystérieux n'implique pas la supériorité dans les autres parties de l'intelligence, et un être d'une grande vulgarité, aimant la plus mauvaise peinture, la plus mauvaise musique, peu parfaitement le posséder. »

Enfin, il serait injuste de dire que le savant grave possédé par l'angoissant problème d'un cas de conscience, Proust ne l'a jamais rencontré.

Cottard lui-même, lors de la maladie de la grand'mère, hésitant entre la prescription de la morphine qui risque d'intoxiquer gravement l'organisme, le rein ne fonctionnant presque plus, et la prohibition de ce médicament qui va faire revenir d'intolérables douleurs, est comparé à un général dont le génie stratégique doit décider du sort d'une armée.

Beaucoup de médecins sont apparus à Proust vaniteux et vulgaires. Mais il n'a méconnu, pour cela, ni la beauté de leur tâche, ni la grandeur du sentiment de responsabilité chez celui qui a si souvent entre ses mains le sort d'une vie humaine.

Conclusions

S'il nous a semblé intéressant de dégager dans l'œuvre de Marcel Proust le côté médical, c'est tout d'abord en raison de l'importance que l'écrivain a donné aux maladies et à leur retentissement psychologique dans la vie de ses personnages.

C'est ensuite parce que, se servant souvent de métaphores, qui sont chez lui de « véritables instruments de connaissance », il utilise sa culture médicale approfondie dans un grand nombre d'entre elles.

C'est encore parce que, ne cherchant pas à prendre la médecine ou les maladies comme matière à des développements littéraires, ainsi que le font la plupart des écrivains qui s'en sont occupés, il nous donne, par contre, un point de vue assez particulier : celui du malade vis-à-vis de la médecine.

Le jugement de Marcel Proust sur la médecine et les médecins a paru sévère à quelques-uns.

Pour entièrement comprendre sa signification, il faut savoir qu'aucun des traitements employés n'a pu le délivrer des terribles étouffements qui rendirent sa vie si pénible.

ble. Cette considération mise en évidence, le fait que Marcel Proust a bien saisi « ces quelques vérités que la médecine a su peu à peu dégager », de même qu'il a compris la grandeur que la profession médicale confère, dans certains cas, à ceux qui la servent, apparaît comme un nouveau témoignage de sa sereine impartialité.

Vu le Doyen, Vu le Président,
BALTHAZARD..... H. CLAUDE.

Vu, et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,
CHARLETY.

Bibliographie

- Marcel PROUST. — Pastiches et mélanges. — La préface à la « Bible d'Amiens », de Ruskin. — A la recherche du temps perdu.
- Henri BERGSON. — Le rire, essai sur la signification du comique.
- Jacques-Emile BLANCHE. — Quelques instantanés sur Marcel Proust, *in* Hommage à Marcel Proust.
- Charles du BOS. — Marcel Proust, *in* Approximations I. — Points de repère, *in* Hommage à Marcel Proust.
- Claude BERNARD. — Introduction à l'étude de la médecine expérimentale.
- A. CORONE. — Marcel Proust et la médecine, *in* *Siècle Médical*, numéros du 1^{er} juin et du 15 juin 1930.
- Benjamin CRÉMIEUX. — Du côté de Marcel Proust.
- Arnaud DANDIEU. — Marcel Proust : sa révélation psychologique.
- Léon DAUDET. — Une facétie prolongée de Marcel Proust, *in* *Action française* du 8 août 1930. — Le stupide xix^e siècle.
- Achille DELMAS et Marcel BOLL. — La personnalité humaine.
- Robert DREYFUS. — Souvenir sur Marcel Proust.
- HOVELOCK ELLIS. — L'impulsion sexuelle
- Maurice DE FLEURY. — Le médecin.
- Georges GABORY. — Essai sur Marcel Proust.
- HEUYER. — La psychologie des hommes de génie, *in* *Revue critique de pathologie et de thérapeutique*, mars 1930.
- Edmond JALOUX. — Sur la psychologie de Marcel Proust, *in* Hommage à Marcel Proust.
- René LALOU. — Histoire de la littérature française contemporaine.
- Louis LIVET. — Les séquelles des marcomanies.
- Louis MARTIN-CHAUFFIER. — Marcel Proust analyste, *in* Hommage à Marcel Proust.

- Pierre MAURIAC. — Marcel Proust et la médecine; *in revue hebdomadaire* du 3 novembre 1923.
- André MAUROIS. — Attitude scientifique de Marcel Proust, *in Hommage à Marcel Proust*.
- P. MAX-SIMON. — Le monde des rêves.
- MONTAIGNE. — Les Essais.
- ORTEGA Y GASSET. — Le temps, la distance et la forme chez Marcel Proust, *in Hommage à Marcel Proust*.
- H. PIÉRON. — Psychologie expérimentale .
- L. POULIOT. — Petit essai sur la cacographie médicale.
- Thomas DE QUINCAY. — Des confessions d'un mangeur d'opium.
- Léon-Pierre QUINT. — Marcel Proust, sa vie, son œuvre.
- Jacques RIVIÈRE. — Marcel Proust et l'esprit positif, *in Hommage à Marcel Proust*.
- L. ROMIER. — Promotion de la femme.
- J. VINCHON. — L'hystérie.
-

Limoges, Imprimerie Commerciale Perrette
